

OLIVIER RODRIGUEZ

SENTENCES PROVISOIRES

(Et autres footaises)



Olivier Rodriguez

Sentences provisoires

(Et autres footaises)

© Olivier Rodriguez, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2828-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface

Quand il s'agit d'écrire sur le foot, se pose régulièrement la question de la distance, avec ce jeu, ses acteurs, et son environnement. On peut très bien le raconter et le comprendre de très loin, des sommets des nouveaux stades où les clubs français exilent les journalistes, en attendant de les installer sur le parking, un jour, jusqu'aux écrans qui recomposent une nouvelle famille d'observateurs : ceux qui observent la tactique sur plan large, en font leur grille de lecture unique d'un jeu aussi multiple et complexe, et qui finiront, enfants de Football-Manager, par s'asseoir en tribune de presse, avec les journalistes ou avec les staffs techniques, et même sur le banc, pour certains d'entre eux.

La distance, ou l'absence de distance, dans l'écriture autorise un point de vue ou un recul. Et la distance d'Olivier Rodriguez, vis-à-vis du football qu'il a vu de près et qu'il vit encore, est au cœur de ce livre, qui est un objet particulier. Ce n'est pas un livre d'entraîneur, malgré l'empathie naturelle : il embrasse plus largement son sujet, ne s'invente ni ennemis, ni justification, et ne cherche pas à convaincre qu'il a raison, ni à séduire le prochain président qui l'embauchera. Ce n'est pas un livre de supporter : Olivier Rodriguez ne se détache pas de la communauté, mais il écrit depuis l'autre côté de l'écran. Une autre distance, toujours. Est-ce un livre de journaliste, alors ? C'est une autre et bonne question. Ce ne serait sûrement pas un reproche, sous notre plume, si c'était le cas ; disons que c'est un livre qu'un journaliste aurait pu écrire, parce qu'il passe dans ce livre un regard, un point de vue, qui lui vaut de s'approcher du camp des observateurs.

Cela fait quelque temps que nous conversons, tous les deux, à travers nos écrits, puisque son goût des mots l'a poussé à écrire des textes d'actualité, avant de se lancer, ici, sur un plus long cours. D'une vie à l'intérieur des staffs, dans la recherche de la performance, il a gardé cette manière de chercher la formule, et de la trouver, souvent. Voici un livre d'un amoureux du foot, et ce ne sera pas la première fois que l'amour sera un peu vache, parfois.

Vincent Duluc

« J'ai écrit ce livre durant les longues heures où ma femme s'habillait avant de sortir. Si elle avait été adepte du naturisme, ce livre n'existerait pas. »

Groucho Marx.

Avant-propos

Cher lecteur, comme le titre l'indique, ne vous faites aucune illusion. N'espérez pas trouver de vérités définitives en parcourant ces chroniques, surtout pas. Et comme prélude au préambule, je préfère préciser, qu'au mieux, vous y trouverez mes impressions et mes arrière-pensées. Comme cela fait pas mal d'années que je me promène autant dans vos névroses que dans les miennes, inutile de vous dire qu'elles ne sont pas toutes photogéniques.

Je précise également que, dans ce livre, en parlant de choses sérieuses sur un ton léger et de choses légères sur un ton grave, il ne sera question que de mon opinion (chacun mes goûts).

J'ajoute enfin, et c'est là le point le plus important, que dans cette autobiographie de laquelle je suis totalement absent, je ne parlerai *que* de football. Oui, *seulement* de football. Même quand le thème ne sera pas le sujet. C'est-à-dire qu'il s'agira autant d'explorer ce sport que ses composantes. Pourquoi le football ? Pour deux raisons dont chacune serait suffisante : d'abord parce que le sport le plus populaire qui soit est le marqueur social idéal pour saisir le parfum d'une époque, les tourments du siècle, et même nos fantasmes... Ensuite parce que la vertu d'un tel ouvrage, s'il en a une, plonge ses racines dans une passion immodérée pour ce sport : la mienne. Il faut dire qu'une passion pareille, désormais âgée de quarante ans, ça coupe une vie en deux. Ces choses étant précisées, je dois reconnaître qu'il a bien changé le football, depuis que je le fréquente... Moi aussi d'ailleurs. Vous trouverez donc dans les pages qui suivent des réflexions énamourées sur les supporters, l'arbitrage, le style, les téléspectateurs, les entraîneurs... Vous lirez que je me suis essayé à l'art délicat du portrait de certaines stars du jeu... Exercice périlleux qui consiste à peindre des natures vivantes, ou mortes, avec le pinceau exact des mots... Vous verrez aussi qu'il est question du poids du hasard dans le résultat d'un match, du langage des journalistes, de l'image, de bien d'autres choses encore... Nous

parlerons donc de tout, de rien, mais jamais de rien du tout. Ce qui est toujours mieux que rien. En n'oubliant jamais qu'à l'univers complètement fou du football, j'ajoute ma propre incohérence.

Dernier avertissement : dans ce livre, pas de morale, pas de normalisme, pas plus d'horizon à atteindre que d'aube nouvelle ! Mais des observations, des digressions, de l'impertinence, de l'irrespect. Des jeux de mots douteux, aussi, au-dessous de la ceinture ou au-dessus des partis pris. Et parce que le foot c'est aussi l'idée qu'on s'en fait avant de la donner aux autres, vous saisissez vite dans les pages qui suivront l'absence totale de recherche de vérité et même un certain désir de rester juste dans la subjectivité... De toute façon, ce que vous trouverez dans ce bilan de fin damné est vrai, puisque tout est le fruit de mon imagination. Et pas n'importe laquelle : celle d'un athée pratiquant qui n'est plus certain de croire en rien, d'un révolutionnaire traditionaliste qui n'est pas toujours de son propre avis, d'un anarchiste discipliné habité d'une paix inquiète, le tout dans des proportions changeantes d'un jour à l'autre.

En fin de compte, ce livre est ni plus ni moins celui d'un homme silencieux le jour, licencieux la nuit, qui hésite, qui s'interroge, qui doute... comme à chaque fois que sa compagne ferme les yeux lorsqu'il lui fait l'amour. Et puis... je peux bien vous l'avouer... si j'ai aussi décidé d'écrire ces chroniques, ce n'est pas seulement parce que le monde du ballon rond n'a pas que de bons côtés ou que j'avais deux ou trois comptes à régler... C'est aussi pour me faire de l'argent et quelques lectrices peu exigeantes... Quoi qu'il advienne, ces chroniques m'auront permis, dans une insupportable légèreté de lettres, de décaler mon suicide d'au moins quelques jours. C'est déjà ça.

Puisque me voilà déjà en panne d'idées et que j'écris pour que mes lecteurs m'expliquent un jour ce que je raconte, je vais conclure avec la phrase de quelqu'un d'autre... Une phrase de Rainer Werner Fassbinder qui résume parfaitement l'idée de ce livre :

« Ce qu'on est incapable de changer, il faut au moins le décrire ».

En découdre avec le style, une fois pour toutes...

« *Le style est l'homme même.* »

Buffon¹

Devinette : on le reconnaît sans trop savoir ce qu'il est, il est toujours différent, il n'a pas de but précis, reste évident tout en étant difficile à expliquer, il ne se démode jamais, il puise sa force dans ce qu'il inspire aux autres, reste inimitable tout en étant souvent copié, il se déploie sans s'acquérir, nous confronte à notre insignifiance lorsqu'il est beau, il est remarquable quand il est un moyen, et une caricature quand il est une fin... De quoi s'agit-il ? Du style.

Oui, le style, dans toute sa splendeur comme dans son dégoût le plus sûr. Celui qui caractérise les arts, le cinéma, la littérature, la musique, la danse, la haute couture et le sport aussi, bien évidemment. Parce qu'il est l'activité physique la plus pratiquée sur la planète avec la guerre, vous vous doutez bien que, côté style, le football n'est pas en reste... C'est ainsi qu'indépendamment des époques ou des générations, les styles de joueurs, d'entraîneurs ou d'équipes ont toujours été clairement distingués. Et il suffit de parler du *catenaccio* italien, du *total football* de l'Ajax de Rinus Michels, du Milan de Capello, du *tiki-taka* du Barça de Guardiola, du Liverpool de Klopp, d'un penalty « à la Panenka », de « la loi du talon » de Madjer, d'un coup franc « en feuille morte » de Platini, ou encore des particularités de Redondo, Scirea ou de Francescoli, pour se rendre compte que ces évocations renvoient à des images précises et immédiatement identifiables. Des images qui permettent toujours de constituer de beaux albums dans lesquels il n'est d'ailleurs pas mauvais d'aller puiser quand on peine à s'endormir.

Comme la notion de style appelle autant la métaphore que l'emphase, et qu'elle n'a pas sa pareille pour exciter les subjectivités, sa propension à générer des polémiques est proverbiale. Pourquoi ? Tout simplement parce que si certains styles sont abhorrés, d'autres sont portés aux nues. Et le fait qu'ils se réfèrent à des gestes techniques, à une tactique ou à une façon particulière d'arranger le col d'un maillot, ne change pas grand-chose à l'affaire : nous

sommes en présence d'un sujet très sérieux à propos duquel le bon Dieu et le Diable s'engueulent tous les jours très copieusement, même avant d'être ivres. À tel point que c'est à se demander si le plus beau destin que puisse connaître un styliste ne serait pas de clamser avant qu'on s'aperçoive qu'il n'était qu'un homme...

Pourtant, même si tout le monde en parle et semble avoir un avis à son sujet, il reste bien difficile de savoir ce qu'est vraiment le style... On pourrait parler d'une signature, d'un label, d'une appellation contrôlée, d'une carte de visite qui se montre à tous... mais aussi d'une manière d'être qui s'exprimerait par une façon de faire, ou encore d'une autre utilisation du même qui exposerait la personnalité, les traits d'un caractère ou une méthode... Et puisqu'il va jusqu'à lier la mémoire, les souvenirs, des sentiments ou la mélancolie, le style pourrait même être une façon de vivre, voire d'*exister*. Et pendant très longtemps, tant les plus beaux, en traversant les âges, font école et servent de références. C'est comme ça qu'ils nous imprègnent parfois plus durablement que certains visages déjà effacés. Ce qui tendrait à prouver que si la performance porte la foule vers son champion, le style permet, aussi, de rendre le champion à la foule.

Avec votre voix nasillarde, je vous entends d'ici me demander « mais le style, en football, à quoi ça sert ? ». Eh bien laissez-moi vous dire que comme tout ce qui n'est pas utile, le style est hautement nécessaire. Et pour des tas de raisons.

D'abord pour ce qu'il offre. Car cette expérience qui souligne les différences et les inégalités entre les joueurs est avant tout un message qui s'adresse directement au système nerveux. Car oui, mes amis, sans style pas de joie sportive pleine ou parfaite ! Pas de quoi satisfaire complètement l'esprit, nos élans d'absolu ou notre soif d'idéal grec ! Un but marqué sans style, c'est le gâteau sans la cerise, c'est le champagne sans les bulles, c'est aussi frustrant qu'une maîtresse pudique ! Bref, c'est l'incomplétude.

En revanche, le joueur qui démontre son style par une conduite de balle, un contrôle délicat ou une frappe pas comme les autres, nous offre bien davantage que ce qu'il produit physiquement... En trouvant l'expression juste, l'harmonieuse – la seule – dans des instants de toute beauté, ce joueur nous conduit tout simplement vers une sorte de transcendance. Il offre, à un moment donné, parce que ces choses atteignent le cœur avant l'œil, un je-ne-sais-quoi qui se met à chanter, un rythme, une distillation, une illumination, une exaltation, presque une grâce qui convoque l'émerveillement ou la contemplation. Au fait,

sait-on vraiment ce qu'on contemple lorsqu'on contemple ? Est-ce le joueur dont il est question ? Ou bien la contemplation elle-même ? Vous me direz, la contemplation, c'est un peu comme la beauté, cette façon pas banale de dire la vérité... Faut dire que c'est pas facile non plus, la beauté... Surtout de la regarder quand elle ne nous voit pas... Tout cela pour vous dire que nous sommes là, en face d'énigmes irrésolues dont on ne sait même pas très bien en quoi elles consistent. Tout c'qu'on suppose, c'est qu'il y a là-dedans à la fois l'immense dimension esthétique d'un côté, la difficulté de l'exprimer de l'autre et, au milieu, toutes les concordances délicates qui sont du ressort de l'ineffable... Donc, en résumé, plus que l'on imagine et moins que l'on pense. Malgré cet éclairage au néant, on peut quand même en déduire que le style reste un formidable vecteur d'émotions, et c'est déjà beaucoup. Parce que les émotions, des fois, c'est tout ce qui reste.

Au-delà de nous proposer de belles promenades dans l'émoi, le style sauve aussi de beaucoup de choses... De l'ennui, déjà. Celui qui est bien palpable dans certains matchs comme dans certaines existences. Spécialement quand on passe sa vie à espérer ce qui n'arrivera jamais en se tapant toujours la même bonne femme. Oh, je suis sûr que ceux qui attendent fiévreusement un sms, une exonération fiscale, un diagnostic médical optimiste, ou quelque chose à défaut de quelqu'un, voient très bien ce que je veux dire... Ceux qui craignent de s'endormir par peur de calancher et ceux qui ne veulent plus se réveiller par peur de vivre aussi d'ailleurs... Ils savent tous qu'il est bien plus agréable de penser aux folles chevauchées de Ryan Giggs, ou aux papinades, que de parler de sa femme avec sa maîtresse...

Comme sauver de l'ennui ne lui suffit pas, le style nous permet aussi de supporter un peu mieux la réalité... Et très efficacement. Comment ? Que dites-vous ? Que, comme bien souvent, j'exagère ? Ah oui ? ! Alors, laissez-moi vous poser quelques questions pour vous démontrer le contraire.

Vous en connaissez beaucoup, vous, des choses qui partent du réel pour finir dans l'irrationnel ? qui permettent de regarder le monde autrement ? de raconter des choses quand il ne s'est rien passé ? d'oublier que l'absence d'émoi est la pire des émois ? qui jettent des planches sur l'abîme du quotidien ? qui polarisent autant les rêves et qui captent autant l'attention ? Non ? Ben, c'est normal, parce que ça court pas les rues des raretés pareilles. Eh bien, ne vous en déplaise, le style l'autorise, même quand il est mauvais.

Et il faut bien avouer que, même en matière de football, *surtout* en matière de football, les mauvais styles ne manquent pas. Un seul regard en direction des nombreux tatouages, des tenues vestimentaires et des « projets capillaires » extravagants de vos joueurs préférés suffit généralement pour s'en faire une idée. Remarquez, il n'est pas donné à tout le monde d'être un dandy de grand chemin comme Beckham, d'avoir la coiffure impeccablement brillantinée de Panucci ou de dribbler dans la soie comme Zidane... En fait, le problème, dans le football comme dans la vie, c'est les autres... tous les autres... les surnuméraires...

Cela dit, qu'ils soient beaux ou moches, il y a tellement de styles différents dans ce sport qu'on pourrait presque les classer par familles... À celles, habituelles, que nous pourrions qualifier d'orthodoxes (les attaquants, les défenseurs, les milieux, etc.), je vous propose d'explorer, si vous le voulez bien, une très innovante et toute personnelle « taxonomie footballistique »...

Une taxonomie qui comprendrait, par exemple, la famille dite des « déménageurs au physique difficile ». Laquelle aurait pour membres célèbres les Jaap Stam, les Horst Hrubesch, Carlos Mozer, Carsten Jancker, les Cris, et autres Jan Koller... Soit autant de monstres à la voûte plantée, de martyrs d'honneur de l'élégance technique qui brutalisaient le cuir comme certains veaux brutalisent les pis de leur mère. Des types comme ça, ça marque un supporter au fer rouge... Parce que certains soirs, il faut bien avouer que les voir évoluer était aussi agréable que de jouer au Mikado dans une léproserie... Qui ne se souvient pas combien Hrubesch était disgracieux lorsqu'il évoluait ? Qui ne se rappelle pas ses sauts de joie à Séville ? De son incapacité à exprimer la légèreté quand il courait pour célébrer les buts allemands, en ouvrant les bras tel un goéland cloué au sol par une marée noire ? Le tout avec un sourire comme on n'en avait pas vu depuis Quasimodo ou les petits chanteurs à la croix de fer ? Pardon ? Vous pensez que ces méchancetés sont celles d'un mauvais perdant ? Pas du tout, parce que franchement, quoi de mieux qu'un monstre allemand pour stimuler l'imagination ? Et puis... vous savez... je sais perdre... Moi, entre perdre un match et gagner deux guerres, j'ai vite choisi. Mais que ces sarcasmes ne vous trompent pas. Car toute équipe ambitieuse se doit d'avoir dans ses rangs une ou deux de ces armes de dissuasion massive... de ces cerbères capables de défendre la surface de réparation comme certains videurs filtrent l'entrée en boîte de nuit. Pourquoi ? Parce qu'avec ces francs-matons, on est toujours gagnant. Parce que leur présence est tranquillisante... Et parce que même en fin de soirée, ces costauds gardent toujours le permis d'éconduire.